

## CHAPITRE 1

Ferdinand Sanchez se maudissait d'avoir eu la mauvaise idée d'accepter le remplacement d'un collègue de travail alors qu'il avait tant à faire dans son potager. S'il avait seulement osé refuser cette sollicitation saugrenue en envoyant promener son compagnon qui, au demeurant ne lui avait jamais rendu le moindre service, il ne serait pas à cet instant précis allongé à sa place sur le trottoir à même le sol. Il ne serait pas comprimé sous la semelle de ce gangster arrogant qui non seulement l'avait enjoint de s'aplatir dans une rigole mais qui en outre s'autorisait maintenant à apposer sa chaussure sur son crâne, tel un ballon de foot. Ferdinand Sanchez était pourtant un convoyeur de fonds expérimenté avec bon nombre d'années de service au compteur. C'était la toute première fois qu'il était confronté à un hold-up, un moment tant redouté qu'il avait vainement espéré éviter, toute sa carrière durant. Il avait pourtant fait preuve de diligence en consentant à ouvrir la porte arrière du fourgon blindé après s'être minutieusement assuré de l'absence de tout danger apparent. Mais il y a des jours comme ça au cours desquels il n'y a rien à faire, les choses refusent de tourner en rond, en

dépît de toutes les précautions prises. C'est ainsi qu'il n'avait pas vu venir cet individu sournois apparu à la vitesse de l'éclair afin de braquer le canon de son revolver contre la tempe de Ferdinand. Lorsqu'il réalisa la dangerosité de la situation, il était déjà trop tard pour opposer toute forme de résistance. Pire, le braqueur était accompagné d'un second individu qui s'en était pris au chauffeur de manière concomitante. Une poignée de secondes suffirent amplement aux malfaiteurs pour neutraliser l'équipe de sécurité ainsi que le personnel bancaire et les clients de l'agence, soit une douzaine de personnes environ. L'opération s'était déroulée en un rien de temps sans même avoir à tirer le moindre coup de feu, vite fait bien fait, bref du travail de pro, songeait Ferdinand. Le fait d'être menacé par des armes de poing exhibées par deux agresseurs masqués et déterminés était de nature à calmer les esprits. Il prit la décision ferme et irrévocable de ne prendre absolument aucun risque. Après tout, son modeste salaire ne méritait pas de se rendre auteur d'un comportement zélé et héroïque, d'autant plus qu'il comptait des charges de famille, et pas des moindres. Il était hors de question que sa tendre épouse et ses enfants chéris accèdent aux statuts de veuve et d'orphelins. Alors même qu'il scrutait attentivement son environnement immédiat, manière d'assister aux événements sans en perdre une miette, il ne vit pas venir un coup de pied appuyé dans les côtes. Le Gros-Lard qui l'avait assigné au sol s'avérait sensiblement plus nerveux que son complice plus posé et davantage serein. Il allait donc falloir jouer serré pour sortir indemne de cette épreuve fort délicate.

— Tu vas me remplir ce bagage de billets, abruti ! À ce

stade, le plus abject des deux individus jeta à terre un sac à dos ample, manière que la teneur du message soit claire, nette et précise. Il va sans dire que Ferdinand ne se le fit pas dire deux fois, il était hors de question de recevoir un autre coup d'une telle intensité. Gros-Lard lui avait signifié son intention d'en découdre et selon toute évidence, il n'était pas dans ses intentions que de se prêter à des plaisanteries ou grivoiseries, il n'était pas là pour rigoler. Dans un tel contexte, il était important de ne rien faire ou dire susceptible de contrarier Gros-Lard.

— Pas de problème, je m'exécute.

— Oui et il va falloir accélérer le rythme des événements, abruti, sans quoi je risquerais de perdre patience. Et figure-toi que si je perdais patience, ce ne serait pas bon pour toi.

— Pas de problème, je m'exécute rapidement, fut précisé avec détermination en projetant énergiquement de grandes brassées de billets dans la sacoche.

— Et il me faut un autre bon à rien parmi vous afin d'aider l'abruti à aller plus vite, exigea Gros-Lard. Il appuya ses dires d'un autre coup de pied destiné à un employé de banque, a priori le caissier. Celui-ci comprit instantanément le fait qu'il était urgent d'obtempérer.

À présent, Gros-Lard avait les choses en main, car tous les individus étaient entièrement sous contrôle et la course contre la montre se présentait sous les meilleurs auspices. Mieux encore, il avait l'immense satisfaction d'observer le sac prendre de l'ampleur avec vigueur, soit un moment délicieux, se pourléchait-il les babines.

André Barry, de son véritable nom, était surnommé Dédé et était loin de s'imaginer qu'on osât le surnommer Gros-Lard, fût-ce par la pensée. Le passé de Dédé, qui n'avait pas même atteint la trentaine, était constitué de périodes successives d'incarcération. Et c'était précisément à cette occasion qu'il avait eu la chance de faire la rencontre inespérée de son acolyte du jour avec qui il menait ce braquage à la perfection.

Dédé était un individu violent, immature et impulsif qui à maints égards pouvait se montrer dangereux. Ses prémices dans le monde de la délinquance étaient constituées par des crimes de sang gratuits, rien de moins. Il lui était arrivé, dans son quartier du Mirail à Toulouse, de tuer autrui sans motif, manière de défier une existence faite de petites gens et de médiocrité. C'est ainsi que quelques passants qui eurent la mauvaise idée d'être présents au mauvais endroit au mauvais moment, en eurent cruellement pour leurs frais. Pour ce faire, Dédé s'était entouré de précautions élémentaires mais, il faut aussi le reconnaître, en faisant preuve de sang-froid et de rigueur. L'arme du crime avait été soigneusement nettoyée, emballée puis débarrassée dans des poubelles destinées à l'incinération. Son visage était systématiquement masqué et il prenait soin de ne pas être géo-localisable par le biais de la téléphonie. Et force était de reconnaître qu'il avait tiré une immense satisfaction, et même une certaine fierté, à l'idée d'avoir déjoué avec brio les tenailles des services d'enquête. Le fait que la police ne l'ait pas même soupçonné, alors qu'il avait récidivé, l'emplissait d'une confiance exagérée.

C'est pourquoi, il avait bien tenté de monnayer ses facultés en la matière qui étaient loin d'être données à tout le monde, étant entendu que ce qui est rare est précieux et donc cher. Les caïds, qui imposaient leur loi dans les coursives de Bellefontaine, utilisèrent Dédé en n'hésitant pas à se payer sa tête. Ils appréhendèrent aussitôt le fait qu'il était animé d'un désir exagéré de leur plaire et ils lui confièrent quelques règlements de compte leur tenant plus particulièrement à cœur. Pour autant, il fut rémunéré pour une bouchée de pain mais là n'était pas le pire du pire.

Le dernier contrat mené à son terme concernait un homme qu'il convenait d'éliminer par arme à feu. Cependant, il était convenu qu'il tirerait sur une ombre visible à la vitrine d'un bar, masquée par un épais rideau. Cette particularité n'était nullement négociable mais peu lui importait à la fin. La cible humaine avait été décrite avec la plus grande précision et, afin d'éviter toute erreur sur la personne, un complice lui avait discrètement adressé un signe de confirmation dans les toutes dernières secondes précédant la fusillade. Ce n'est que le lendemain qu'il fut confronté à la triste réalité, une douche froide dont il prit connaissance en parcourant le journal local qui lui apprenait que son meilleur copain avait été descendu comme un lapin. Aucun doute n'était possible, car le lieu et l'horaire du crime coïncidaient parfaitement avec son intervention de la veille. On s'était joué de lui et on s'était cruellement amusé à ses dépens en mettant en exergue toute son insignifiance.

Mais n'allez pas vous imaginer pour autant que Dédé est entré dans le monde du salariat à la suite de ce regrettable et

humiliant incident. Il existe une variété d'individus qui n'est pas faite pour le travail et de cela il en était intimement convaincu, sans même n'avoir essayé ne serait-ce qu'une seule et unique fois. C'est dans le deal de stupéfiants que Dédé s'est reconverti, aidé en cela par sa précédente expérience de tireur à gage qui, fort paradoxalement, avait eu le mérite qu'on le prenne au sérieux dans le milieu. Chacun avait compris qu'il valait mieux ne pas l'avoir pour ennemi.

Dédé négociait à prix d'or le franchissement de frontières moyennant des quantités importantes de poudres, sachets et cachets. Pour ce faire, il ne manquait pas d'imagination et mieux valait qu'un voyageur ne s'éloigne pas, fût-ce momentanément, de ses bagages à mains. Une personne trop naïve transportait à son insu des produits illicites que Dédé n'hésitait pas à bourrer à grande vitesse dans la valise non surveillée. Ce n'est qu'ultérieurement que la précieuse marchandise serait récupérée, une fois les risques et obstacles entièrement dissipés. Il suffirait de revendiquer une simple confusion de bagages. Le propriétaire entendant prouver sa bonne foi, exhiberait ses effets personnels et serait de ce chef bien contraint de reconnaître que certains biens ne lui appartenaient pas.

Dédé s'évertuait également dans l'utilisation de drones, notamment dans les zones frontalières de montagne. Il s'était même procuré des drones sous-marins qui s'étaient avérés fort efficaces en mer et dans le lac Léman. Le fauteuil roulant comptait également parmi la panoplie des moyens de transport utilisés. C'est aussi dans l'exercice de cette activité qu'il s'était retrouvé à l'ombre à plusieurs reprises dans la prison de Muret-Seysse. Outre le désagrément évident dû à la pri-

vation de liberté, s'ajoutait le fait qu'il était désormais connu et reconnu des services douaniers et policiers et ce qui constituait un handicap majeur dans l'exercice de la profession.

Mais qu'à cela ne tienne, songeait-il, l'attaque des convoyeurs de fonds, préparé aux petits oignons avec son compagnon de cellule, serait la der des der. Sa réussite conditionnait une existence oisive à condition toutefois de la jouer finement, en s'extirpant définitivement et en préférant un État étranger qui n'aurait pas conclu de convention d'entraide judiciaire avec la France. Mieux valait vivre riche à l'étranger que pauvre à Toulouse. Et pour l'heure, il était évident que les choses se présentaient...

\* \* \*

— Crois-tu que c'est le moment de rêver, hurla son complice en s'emparant du sac plein à ras bord de biftons.

— Rassure-toi mon ami je veille au grain, feint Dédé, en se précipitant vers le volant du véhicule volé et stationné à proximité du lieu des opérations et dont le contact n'avait pas été coupé.

Après un bref instant d'hésitation, il effectua un rapide retour en arrière afin d'envoyer un dernier coup de pied à travers la tête de Ferdinand Sanchez, à l'instar d'un tir de penalty. Décidément il ne supportait pas même la vue de ce convoyeur de fonds et puis se dit-il, cela ne mange pas de pain. La violence gratuite était inscrite dans les gènes de cet individu, sa véritable nature contre laquelle il aurait été vain

de lutter. Cependant il anticipa une éventuelle réaction d'énervement de son plus proche collaborateur, motif pour lequel il démarra la voiture, telle une balle.

## CHAPITRE 2

Dédé conduisait tel un véritable dingue du volant en se rendant auteur de deux dérapages contrôlés successifs et ce dont il n'était pas peu fier. L'hilarité avait atteint son paroxysme en présence d'un sac plein de billets sur la banquette arrière dont la moitié du butin lui revenait, rien de moins. Il y avait là, largement de quoi les mettre à l'abri jusqu'à la fin de leurs vieux jours. Il n'y avait aucun doute possible à ce sujet, ce jour historique resterait à jamais gravé dans leur mémoire, inscrit dans le marbre de manière indélébile. Cependant, sa douce et tendre réflexion fut cruellement interrompue par son compagnon, lequel ne semblait guère partager son enthousiasme.

— Écoute-moi bien une dernière fois Dédé. Je t'ai demandé de mettre pleins-gaz pendant le premier kilomètre, histoire de parvenir à nous mettre hors de vue de toute personne présente à proximité du braquage.

— Tu as vu ça Riton ? L'affaire n'a pas fait l'ombre d'un pli.

— Certes mais nous avons déjà parcouru une dizaine de kilomètres qui nous séparent de la banque. À présent, la priorité des priorités consiste à passer inaperçus, rien au

monde n'est plus important. Il est hors de question de nous faire croquer par les flics en raison de ta conduite stupide. Ce n'est pas tous les jours que tu as eu l'occasion de vivre dans l'opulence de manière définitive et oisive. Alors, tu vas me faire le plaisir de ne pas nous faire remarquer et, pour ce faire, tu vas rouler comme tous les autres automobilistes que tu peux observer autour de toi. Tu vas te fondre dans la foule, au sein de la masse et sans attirer l'attention sur notre présence.

\* \* \*

Henri Bordès se prêtait avec véhémence au rappel des règles de base préalablement convenues. Il était surnommé Riton par son entourage et pour être complet dans ce registre, Dédé et Riton étaient inséparables. À ce titre, ils étaient couramment surnommés Laurel et Hardy par les codétenus, voire-même par les gardiens de la prison de Muret-Seysses. Les plus jeunes n'avaient pourtant pas ou peu en mémoire l'existence de ce duo d'humoristes américains. Peu ou prou, ils n'étaient pas sans savoir que cette désignation faisait référence à leur apparence physique, grand et gros pour Dédé et petit et sec pour Riton. Si ces acteurs populaires de grand talent étaient unanimement appréciés des anciens, pour autant il leur était souvent difficile de préciser lequel des deux était Laurel et lequel était Hardy. Par ailleurs, il y avait une différence de taille qui caractérisait la paire contemporaine « Dédé et Riton » au sein de laquelle ce n'était pas le grand et gros qui était leader mais le petit sec, soit Riton.

Celui-ci régnait sans partage décisionnaire en jouant le rôle de la tête et en laissant les jambes à Dédé. Il n'y avait sur ce point aucune équivoque possible, d'autant plus que chacun des deux y trouvait son compte. Dédé avait la conviction que ce stratagème le mènerait plus loin et plus haut, car il avait parfaitement conscience de sa médiocrité intellectuelle. Riton s'exonérait quant à lui de diverses tâches matérielles envers lesquelles il éprouvait une véritable aversion. Et ce n'était certainement pas lors de ce moment qui conditionnait entièrement leur existence, que leurs rôles assignés allaient faire l'objet d'un quelconque chamboulement.

Par ailleurs, le cursus de Riton n'était certainement pas caractérisé par l'absence de toute activité illégale, pas moins que son compagnon de route. Mais ce constat mérite toutefois d'être nuancé car, contrairement à Dédé, il était exclusivement à l'origine de délinquance en col blanc, au grand jamais de délinquance en col bleu. Henri Bordes n'aimait pas avoir les mains sales et il ne supportait pas l'odeur des taches de sang, trop salissantes à son goût. Il versait plus facilement dans l'escroquerie à l'égard de laquelle il ne manquait ni d'imagination ni de talent.

Le schéma qu'il aimait répéter, il est vrai en l'assortissant de maintes variantes, consistait à créer deux sociétés distinctes. Afin de privilégier la clarté du procédé utilisé, nous allons artificiellement et pédagogiquement les nommer société Fusible et société Bingo. Imaginez-vous, ne serait-ce qu'un seul instant, dans la situation d'une entreprise, de préférence en grande difficulté économique, pour laquelle un nouveau client lui propose de passer commande d'une quantité inha-

bituelle et carrément gigantesque. Cette transaction est à ce titre susceptible de lui permettre de sortir la tête hors de l'eau durablement et peu importe, si le client dont il s'agit, exige un bref délai de paiement, on va dire un mois après la livraison des marchandises. L'importance des enjeux contraint notre fournisseur à gérer d'une manière ou d'une autre cet inconvénient de trésorerie qui, somme toute, n'est que provisoire. Cependant, le client en question n'est autre que la société Fusible qui effectue cette acquisition sans disposer des moyens de paiement adéquats et encore moins de l'intention de s'acquitter du prix de sa dette. À ce stade, la Société Fusible, en jouant un rôle d'écran, s'expose donc à des poursuites juridictionnelles ultérieures sauf que celles-ci s'avèreront parfaitement inutiles compte tenu de son insolvabilité totale à l'instar d'une coquille vide. En effet, dès la livraison effectuée, la société Fusible revendra à la société Bingo l'ensemble des marchandises concernées sans en exiger le moindre paiement immédiat ou différé. Résultat des courses, un mois plus tard notre fournisseur escroqué se retournera vainement contre la société Fusible alors que la société Bingo, qu'il ne connaît même pas contractuellement, a déjà bradé ses biens, lesquels ne lui ont pas coûté le moindre centime. Son bénéfice net a donc débuté dès le premier euro de recette, ce qui lui a permis d'être particulièrement compétitive sur le marché des transactions. En clair, la société Bingo s'empresse de céder à bas prix ces marchandises sur le marché afin de dégager en un minimum de temps, le maximum de liquidités qui constituent autant de recettes nettes.

Là où le bât a néanmoins blessé au fil du temps, là où le

maillon faible a ébréché la poule aux œufs d'or, c'est tout simplement le montant extravagant de la dette accumulée par la société Fusible qui n'avait eu de cesse de se reconstituer sous diverses appellations. Ses dirigeants successifs ont bien été recherchés par la police dans le cadre des liquidations judiciaires, en fait des hommes de paille utilisés et manipulés par Henri Bordes qui n'hésitait pas à faire signer divers documents compromettants auprès des plus naïfs. Ceux-ci se voyaient conférer, plus ou moins à leur insu, le statut de dirigeant d'une société véreuse et ce qui allait ultérieurement leur attirer les pires ennuis, sans pour autant n'avoir jamais engrangé le moindre kopeck. Mais le montant astronomique de l'escroquerie a contraint les services d'enquête à remonter la pelote de laine jusqu'au dirigeant de fait, le commanditaire à qui avait véritablement profité le montage. C'est toutefois à ce stade que l'arnaque de Riton s'est avérée quelque peu défectueuse car non seulement il n'avait pas quitté le territoire national pour se mettre à l'abri mais en outre, une grande partie des fonds avait été portée au crédit d'un compte ouvert auprès d'une banque établie en France. C'est ainsi qu'il s'est finalement retrouvé derrière les barreaux, et plus précisément, dans une cellule partagée avec un certain Dédé Barry.

Celui-ci n'a eu de cesse de le bichonner et de le servir sans jamais économiser ses efforts. Dans un premier temps, Riton n'y accorda pas le moindre crédit jusqu'au jour où, dans la cour de promenade, un détenu colérique entendit le violenter. L'énergumène se plaignait avec vigueur d'avoir été abusé par Riton qui l'avait jadis érigé en chef d'entreprise et ce qui lui avait valu les foudres juridictionnelles dont une

condamnation à une peine de prison ferme. Cependant, Dédé avait pris l'affaire en main si bien que l'individu aigri avait séjourné deux semaines durant à l'infirmerie avant qu'on ne le revoie entièrement recouvert d'ecchymoses. Mais les codétenus sont passés de l'étonnement à la stupeur lorsque le prisonnier mécontent revenu de son séjour médical, se vit tirer l'oreille par Dédé qui l'a solennellement mené face à Riton. Il fut prié de présenter toutes ses excuses en précisant que les mots qu'il avait employés à son endroit avaient dépassé sa pensée. Il espérait toutefois ne point l'avoir offusqué et c'est ainsi qu'on ne devait plus jamais entendre parler de cette histoire passée définitivement en pertes et profits.

À compter de cet événement, le séjour carcéral de Riton présenta l'avantage inestimable que nul ne songea un instant à lui chercher des noises. Il pouvait arriver qu'une baffe soit distribuée par Dédé qui ne tolérait en aucun cas qu'on manquât de respect envers son compagnon ou même, qu'on osât seulement élever le son de la voix en sa présence. C'est ainsi que Dédé et Riton devinrent inséparables et que naquit le mythe de Laurel et Hardy. Il n'était pas rare que Riton dictât sa loi à son entourage. Mis à part quelques nouveaux arrivants, et encore de manière fort provisoire, cette suprématie ne fut jamais contestée.

On observera toutefois que la date de libération de Dédé précédait celle de Riton, un mois plus tôt environ. Allez savoir pourquoi, il s'avéra que pendant cette courte période au cours de laquelle seul Dédé avait quitté l'établissement pénitentiaire, Riton fut souffrant au point de bouder sa promenade quotidienne. On ne le revit point et il fut même

soupçonné d'être victime, non pas d'un gros rhume comme avait initialement couru la rumeur, mais d'une crise de trouille due à l'absence de son protecteur.

Mais peu importait le véritable motif de cet épisode sans enjeu, car les deux amis avaient précédemment disposé de tout le temps matériel nécessaire pour projeter un coup de grande ampleur. La paire de délinquants s'était procuré un renseignement exceptionnel auprès d'un consommateur qui souffrait d'une dépendance envers les stupéfiants. Celui-ci n'avait pas eu d'autre choix que de leur livrer sur un plateau des informations professionnelles, confidentielles et capitales afin qu'il parvienne ainsi à se procurer des produits illicites qui n'étaient plus à la portée de sa bourse. Bref, cela en serait bientôt terminé avec les risques de prison qui ne rapportaient pas ou peu. Ils entendaient ainsi résoudre à tout jamais leurs problèmes pécuniaires.

\* \* \*

La réflexion de Riton fut interrompue alors même qu'ils étaient sur le point de parvenir dans une ferme isolée en pleine campagne qu'ils avaient louée sous une fausse identité. La baraque avait été copieusement remplie de victuailles de sorte à n'en sortir sous aucun prétexte, et ce, jusqu'à ce que les autorités locales aient cessé de prioriser leur recherche. Il était également convenu de dissimuler la voiture volée qui se retrouverait parfaitement à l'abri dans un garage attenant. Tout avait été programmé et pensé avec la plus grande minutie, songeait-il au moment où il réalisa que le véhicule qui les transportait avait été fortement secoué.